



La bio-bibliographie complète de l'auteur est consultable sur son site web personnel : <http://soumya.ammarkhodja55.free.fr/>

Soumya AMMAR KHODJA

Qui au juste l'aima

Longtemps, je ne me suis pas endormie sans penser à toi.

J'avais des nouvelles de tes faits et gestes, répercutés par la presse. Chirurgien sans frontières, tu arpentais le monde et les terres minées par la folie humaine, « la race effrénée » me disais-tu, pour sauver et réparer autant que possible les corps explosés.

Ces dernières années, tu as défrayé la chronique, dénonçant les murs qui hérissent et enlaidissent la planète. A la Cour Pénale Internationale de La Haye, tu as déposé un dossier contre les États qui érigent des murs tout en tirant à bout portant sur ceux qui prétendent les grimper.

« Électrifiez vos frontières, multipliez vos murs, entourez-vous de barbelés, c'est sur vous qu'ils se refermeront. Pour l'heure, quelles que soient vos protections et votre surdité, la misère du monde vous entre par tous les pores de la peau. »

Quand nous nous sommes rencontrés, il y a une vingtaine d'années et quelques poussières, patrie, drapeau ne figuraient pas dans ton dictionnaire. Dans tous les cas, ils ne te servaient pas pour te prévaloir d'une quelconque suprématie. La terre entière t'intéressait, tous ses lieux se valaient.

Un jour tu m'as lu ces lignes que je n'ai jamais oubliées : « *L'homme qui trouve sa patrie douce n'est qu'un tendre débutant ; celui pour qui chaque sol est comme le sien propre est déjà fort ; mais celui-là seul est parfait pour qui le monde entier est étranger.* »

Pour ma part, toi seul fus parfait, Zénon Ligre, lorsque sur ma peau tu déroulas, cette nuit-là, un chemin de baisers au bout duquel se trouvait la source vive où je naquis une seconde fois. Me révélant que la première terre à découvrir et à célébrer est le corps. Le corps de soi, le corps de l'autre, désirant désiré, accueillant accueilli.

Tes *semelles de vent* t'avaient dirigé vers mon pays d'Afrique en cet intranquille 20^e siècle. A l'orée de ta carrière de médecin, tu avais voulu offrir ta quote-part, selon tes termes, à ce peuple qui avait tant souffert de la spoliation et d'une guerre impitoyable.

Malgré les prescriptions des Autorités, tu avais refusé de loger dans ces ensembles consacrés aux fonctionnaires européens, encadrés de grillages, lesquels séparés des autochtones, recréaient leur univers, comme s'ils n'avaient pas bougé d'un iota de chez eux.

Ta réputation de médecin, déjà, faisait de toi un homme respecté dans ma ville. On te prenait aussi pour un énergumène quand on voyait de quelle façon tu t'habillais. En bleu de travail, les pieds chaussés de sandales de cuir été comme hiver. D'aucuns pensaient que tu en faisais trop, jouant au pauvre, n'imaginant pas une seule seconde que tu étais au-dessus de toute mode vestimentaire.

Un soir, alors que je m'apprêtais à monter discrètement les escaliers de l'immeuble vétuste où tu logeais, au dernier étage, une femme du rez-de-chaussée ouvrit brutalement sa porte. Un flot d'injures s'abattit sur ma tête : « Chienne prostituée, fille du péché, tu vas rejoindre l'incirconcis, le chrétien, le roudi, tu crois qu'on ne le sait pas mais ça fait des jours qu'on te guette ! » Relayée par ses voisines, ce fut à celle qui vomirait le plus d'horreurs. Tout d'un coup, je me vis au milieu de visages tordus par une haine que je n'avais jamais entrevue et la peur vrilla mon ventre. Il aurait suffi que l'une d'elles levât la main... Ce fut à ce moment que tu parus, alerté par

le bruit et craignant d'en deviner la cause. A ta vue, elles reculèrent et se turent comme par enchantement.

Tu n'hésitais pas à leur prodiguer des soins en dehors de tes heures de consultation, donnant conseils et médicaments. Si besoin était, on pouvait frapper à ta porte à n'importe quelle heure de la nuit.

Tu dis simplement : « C'est mon amie et mon invitée. »

Quelques mois après, tu repartais et mes caresses ne t'ont pas retenu. « Un autre m'attend ailleurs. Je vais à lui. » Et quand je t'ai demandé : « Qui donc ? », tu m'as répondu : « Moi-même. »

Tu m'as laissée surtout à moi-même et j'avais beaucoup à faire. J'ai dû aller à Bruges sans toi, ta ville natale que tu avais promis de me faire connaître. Mille fois, j'ai cru y voir ta silhouette (*dans les rues de la ville il y a mon amour peu importe où il va dans le temps divisé il n'est plus mon amour chacun peut lui parler il ne se souvient plus qui au juste l'aima*), mille fois j'ai cru voir ton image se refléter dans l'eau et les vitrines.

Mais il a bien fallu vivre, te ranger du côté des souvenirs et s'atteler aux nombreuses tâches qui attendaient.

Si j'étais liée quasi physiquement à mon pays, je n'étais d'aucune religion, d'aucune sujétion, fût-elle amoureuse. Je n'appartenais à personne. Profonde fut ton empreinte.

Les années ont passé, basculant dans le siècle suivant. Beaucoup de mes amis sont morts ou portés disparus. Le rêve d'une république laïque est parti en fumée. La lucarne est haute et toute petite. J'arrive pourtant à deviner un trait de lumière. Parfois, le gardien m'apporte les nouvelles du monde. Je fais partie de ces nouvelles. Des citoyens de pays européens signent des pétitions et demandent pitié pour moi. Pitié ? Mais qu'ai-je donc fait ? L'amour avec un homme. De grâce, je ne veux pas qu'on demande pitié mais justice. Je veux que l'on m'explique pour quelle raison les États dits civilisés frayent avec un État qui mène sans ciller des femmes au gibet pour adultère. Si l'on me sauve, que l'on me sauve dans la dignité.

Ô Zénon, dis-leur, tu as déjà trop tardé. Porte ma requête devant tous. Ici, ils pourront amasser toutes les pierres qu'ils voudront, se disputer l'honneur de me jeter la première. Quand ma lettre t'arrivera, je serai sans doute en train de mourir mais pas de leurs mains, je te le promets.

Sans te le dire, j'avais pris parmi tes instruments une lame souple et mince, mue par un mouvement alors obscur à moi-même. J'ai toujours gardé cette lame sur moi. Et je bénis le miracle qui la fit échapper à l'attention de mes geôliers. Quand ils viendront me prendre, les vagues de mon sang dépasseront le seuil de ma prison, les yeux pleins de ton visage, je serai enfin loin. Loin de ce monde épuisant, acharné à blesser, à détruire...